



HAL
open science

Polysémie du passé dans le conflit colombien

Olga L Gonzalez

► **To cite this version:**

Olga L Gonzalez. Polysémie du passé dans le conflit colombien. *Regards des Amériques*, 2003, 9, pp.17-21. <hal-04857126>

HAL Id: hal-04857126

<https://hal.science/hal-04857126v1>

Submitted on 13 Mar 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC 4.0 - Attribution - Non-commercial use - International License

POLYSEMIE DANS LE CONFLIT COLOMBIEN



Olga Gonzalez, doctorante au Cadis, à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris.

Polysémie du passé dans le conflit colombien

Dans leur auto-représentation, telle que les visiteurs peuvent le voir sur le site <http://www.contrast.org/mirrors/farc/>, la vieille guérilla des Farc invoque d'anciennes formes de résistance en Colombie et se fait l'écho des victimes de la répression. Les références aux épisodes réprimés dans le sang du XX^{ème} siècle colombien, mal connus par l'histoire mais transmis par la mémoire orale et gardés dans la culture littéraire nationale, fournissent un cadre plus général dans lequel s'inscrit une prétendue légitimité de la lutte armée.

Tel est le cas, par exemple, du célèbre Massacre des Bananiers : le 6 décembre 1928, un nombre indéfini de grévistes de la United Fruit Company fut assassiné par l'armée alors qu'ils manifestaient sur la place principale du village de Ciénaga en réclamant des droits qui leur revenaient. Cet épisode est emblématique de la façon dont opère la mémoire des vaincus. En effet, la date est entrée dans le réservoir de la culture colombienne par le biais des écrivains, quand bien même l'événement n'a jamais été reconnu comme un crime d'Etat ni n'a donné lieu à une journée officielle de commémoration. L'indétermination règne sur le nombre exact de victimes – le chiffre oscille entre 0 et 3000 morts (dans *Cent ans de solitude*, publié en 1967, le romancier García Márquez se rapproche du deuxième chiffre, et dans son autobiographie, publiée en 2002, il écrit : "Les conformistes disaient qu'il n'y avait pas eu de morts. Les opposants annonçaient sans hésiter, qu'ils étaient plus de 100 milles, qu'ils les avaient vu, ensanglantés, sur la place principale et qu'on les avaient empilés dans un train pour les jeter à la mer comme de la banane refusée. Ainsi mon énoncé de la vérité se perdit pour toujours en un point entre ces deux extrêmes,...) et l'actualité finit par me donner raison : récemment, au cours d'un anniversaire de la commémoration de la tragédie, l'orateur de circonstance au Sénat réclama une minute de silence en l'honneur des 3 000 martyrs sacrifiés par la force publique(1)"

Il n'existe pas d'étude documentée sur ces événements ni sur le nombre de morts mais le cinéma et la littérature contribuent à maintenir vivante cette mémoire populaire qui retient la brutalité de l'action de l'Etat ainsi que le courage des victimes. Les liens de continuité avec les luttes populaires d'aujourd'hui se tissent d'une façon évidente. Les guérillas utilisent ce sentiment d'injustice puisé dans ce fonds de culture populaire. Pour les Farc, il existe une légitimation qui se noue autour du sens de la lutte.

més en un noyau révolutionnaire armé résumant la tradition de lutte populaire, (...) recueillant les échos de douleur et la rage des massacrés du 6 décembre 1928 dans la zone bananière, et en faisant siennes les aspirations de la classe ouvrière et du peuple travailleur"(3).

D'autres victimes, d'autres meurtres sont récupérés par les guérillas et inscrits dans un récit de longue durée, dont elles assurent la continuation. Il en est ainsi de très vieux épisodes, comme la révolte des *Comuneros* au XVIII^{ème} siècle, une rébellion avortée, menée par les *criollos* contre les abus de l'Autorité espagnole. Plus proche de nous, l'assassinat du leader Gaitán en 1948, à l'origine du plus vaste soulèvement révolutionnaire de l'histoire du XX^{ème} siècle en Colombie, est présenté comme un crime ordonné par l'oligarchie, mot qui résume les intérêts de la classe dominante et contre laquelle est menée une juste lutte, au nom des démunis. Ainsi la décrit le rédacteur du *Movimiento Bolivariano*, parti politique clandestin des Farc :

"Pour rester au pouvoir ils ont mené une guerre sans règles. Depuis l'époque des attentats contre le Libertador Simon Bolivar et contre le Maréchal Sucre, en passant par les crimes de Gaitán et de Pardo Leal, les chefs libéraux et conservateurs ont employé le crime et la violence comme outil principal de l'Etat pour imposer leur loi, apportant la terreur et l'intimidation à un peuple désireux de tolérance démocratique, de justice et de bien-être"(4).

Les Farc aujourd'hui, mais aussi d'autres guérillas dans le passé (comme le M 19) se remémorent le sort des chefs des révoltes (envoyés au pilori par les autorités), exaltent le courage des vaincus et légitiment leur combat par ce devoir de mémoire. De cette façon, les guérillas participent aux événements fondateurs de la nation. Des historiens ont pu dire que les guérillas ne font que prolonger la conquête inachevée du territoire : l'unification ne s'étant jamais produite, elles poursuivent les guerres intestines commencées à l'aube de l'Indépendance. Souvent, c'est dans l'ordre du performatif que s'érigent leurs discours. Comme les dates douloureuses n'ont pas été intégrées au récit historique officiel, c'est à leur tour de s'ériger en mémoire active de la conscience nationale. En effet, il est très difficile de comprendre le conflit colombien en ignorant cette part de sens qui est attribué à la lutte. Je me suis efforcée de comprendre les mécanismes de cette impunité historique qui agit dans le présent. Comme l'affirme Michael Löwy :

"C'est peut-être l'Amérique latine qui représente l'exemple le plus impressionnant du rôle inspirateur des victimes du passé, si l'on pense à la place qu'ont eues, dans l'imaginaire révolutionnaire des trente dernières années, les figures de José Martí, Emiliano Zapata, Augusto Curiel, et

Fort de l'histoire

qu'on pourrait citer, l'affirmation de Benjamin selon laquelle les luttes sont plutôt inspirées par la mémoire vivante et concrète des ancêtres asservis que par celle, encore abstraite, des générations à venir, apparaît moins paradoxale"(5).

Le cas de Guadalupe

J'ai voulu, dans un premier temps, examiner comment un personnage en particulier, Guadalupe Salcedo, avait été intégré au récit des guérillas. Comment s'effectuait la transmission orale de sa mémoire, quel était le rôle que lui assignait (ou pas) l'Etat, enfin quels étaient les mécanismes par lesquels ce crime s'était figé dans l'impunité. Guadalupe Salcedo avait entraîné un groupe important, composé de llaneros, ces habiles cavaliers-bergers de la plaine, pour combattre le régime (à la tête duquel se trouvaient les conservateurs, et notamment le tyran Gomez). Comptant avec le soutien d'opposants libéraux, il gagna plusieurs batailles contre l'armée, puis, au cours d'une amnistie réalisée en 1953, rendit ses armes avec ses compagnons. Malgré les accords et les promesses, quatre ans plus tard Guadalupe fut tué par un policier dans une rue sombre de Bogota lors d'une poursuite. Comment ce crime est-il resté impuni ? Si les responsables d'autres grands meurtres demeurent dans l'ombre grâce aux modalités mêmes du crime – tueur à gage, assassinat des témoins –, dans ce cas précis, au moins, on savait quel en était l'auteur – et il fallait présumer qu'il n'avait pas seulement agi pour son propre compte. Une première enquête m'emmena dans les méandres de l'appareil judiciaire colombien. Je voulais examiner en personne les dossiers et les pièces judiciaires. J'ai déposé des demandes écrites, suivi les pistes qu'on m'indiqua dans les organismes compétents (*Fiscalía* et tribunaux nationaux), bénéficié de l'aide apportée par un avocat. La lecture de ces dossiers s'avérait d'autant plus pertinente qu'ils fournissaient, apparemment, la matière première d'une célèbre pièce de théâtre sur la vie de Guadalupe – levier fondamental dans la transmission de la culture populaire. Je me suis rendue dans les bureaux compétents, j'ai exploré de vieilles archives, mais les possibilités d'accéder aux pièces judiciaires s'éloignaient de plus en plus : "Il se peut qu'il ait été rangé ailleurs", m'a-t-on répondu maintes fois. Les fonctionnaires étaient dans l'incapacité de trouver les pièces du dossier ou d'avoir un indice sur son emplacement, et ce d'autant plus que depuis l'application de la Constitution de 1991, le système judiciaire avait changé : les anciens tribunaux ne correspondaient pas strictement aux *Fiscalías*. "Le dossier peut bel et bien avoir été brûlé", m'avoua-t-on aux Archives de la

Nation. Il semble, effectivement, que dans les années 60 le président Carlos Lleras Restrepo fit brûler plusieurs dossiers de la période connue sous le terme de "La Violence". L'impunité de ce meurtre remontait loin dans le passé, et il semblait déplacé d'essayer de reconstruire les dispositifs de la justice de l'époque.

Néanmoins, j'ai contacté le juge chargé de la levée du corps, M. A. Buitrago, qui m'assura que le dossier était "introuvable". De même, le doyen et avocat E. Umaña Luna, qui suivit l'affaire dans les tribunaux militaires en tant que

représentant du Ministère Public, me dit qu'il était improbable que j'accède aux pièces. Mais il me confia quelque chose : le corps de Guadalupe présentait des impacts de balle dans les paumes des mains, ce qui selon lui signifiait qu'il avait été tué alors qu'il n'opposait pas de résistance. Détail intéressant, car dans la pièce de théâtre la plus jouée en Colombie, *Guadalupe años sin cuenta*, l'intrigue dramatique repose sur l'accusation faite à Guadalupe, selon laquelle il aurait tiré en premier.

Ensuite, je m'intéres-

sais à la transmission de la mémoire de l'histoire de Guadalupe. Une exploration systématique des contenus de l'enseignement de l'histoire nationale révéla une situation complexe, hétéronome. Depuis seulement une dizaine d'années, les maisons d'édition avaient incorporé, avec une insistance plus ou moins grande selon leurs orientations politiques, l'histoire de Guadalupe. Cependant, elle ne figurait pas dans le cursus officiel – s'il y en avait un. Le rapport entre les épisodes conflictuels de l'histoire colombienne et l'enseignement de l'histoire n'est pas simple (6) ; pour preuve, l'acrimonie du début des années 90, lorsque éclata la dispute entre les "nouveaux historiens", issus de l'Ecole des Annales et tournés vers l'histoire sociale, et la vieille école conservatrice, laquelle n'admet évidemment pas l'intromission d'épisodes jugés peu pertinents ou n'ayant pas contribué à l'histoire épique des grands hommes, comme les présidents.

Quant à Guadalupe, j'allais le rencontrer plus aisément dans la mémoire orale. D'abord, dans les chants traditionnels – *corridos llaneros* –, cette forme musicale spécifique aux plaines de la Colombie et du Venezuela qui aujourd'hui est toujours interprétée et dansée dans les rencontres communautaires. Les couplets reconstituent l'époque de Guadalupe (7) (voir encadré des paroles):

N'importe quel connaisseur de la vie politique colombienne serait frappé de voir la ressemblance des thèmes du couplet faisant allusion aux événements des années 50 et les thèmes du plus célèbre discours des Farc, prononcé en janvier 1999 au début des négociations de paix avec le gouvernement – négociations par ailleurs soldées par un



constat d'échec en janvier 2002. A cette occasion, les ambassadeurs et ministres étaient restés stupéfaits des plaintes des FARC concernant les cochons, volailles et cultures détruits dans les années 60 par les bombes jetées par l'armée.

Or des hommes et des femmes de théâtre ont récupéré dans les années 70 le même genre de strophes, faisant allusion à la vie rurale, riches en métaphores, racontant les malheurs subis par l'intrusion de l'Etat, et ce dans un but artistique. En effet, les chansons autochtones constituent une des sources documentaires de la plus importante pièce du répertoire colombien : *Guadalupe años sin cuenta* (11), laquelle se concentre sur des événements survenus à la fin des années 40, lorsque les libéraux ont trahi les guérilleros face au pouvoir conservateur. La pièce insiste sur l'erreur que représente la restitution des armes. La dernière comptine, chantée par tous les acteurs, résonne d'une manière particulière chez les spectateurs, témoins d'une guerre livrée au temps présent :

*Ah voy a cantar un corrio de los sucesos del Llano
Me limito a la verdad porque yo no juro en vano
Este corrio es de fama y lo llaman golpe tirano
Un dia 14 de julio ya para mitad del año
Atronando el firmamento volaban 5 aeroplanos
Amenazas del terror, represalias del tirano
Han lanzado doce bombas que hicieron mayor estrago
mataron quince gallinas tres perros y dos marranos
hirieron la mulatilla la que era de don Sagrario
hija de la primera yegua con que fundaron el Llano
Ah, maldita sea la partera que le dio vida a Laureano
Mas vale que hubiera puesto a dar tierra con la mano
No sabe la pobre madre a cuanto pueblo ha dañado
Antes no llego a matarla ese perverso tirano
Algunos están pensando que ese loco es un hermano
Pero ese el gran traidor de este pueblo americano
Y que no vaya a pensar que el Llano está dominado
Porque hace falta mirarlo hasta mañana o pasado
Pues todavía estamos luchando los rebeldes en el Llano*

Je vais vous chanter un couplet sur les événements du Llano

Je m'astreindrai à la vérité, moi je ne mens pas

Ce couplet est célèbre et on l'appelle le coup du tyran(8)

Un 14 juillet vers le milieu de l'année

5 avions sont apparus au firmament :

Des menaces de la terreur, des représailles du tyran

Ils ont jeté 12 bombes qui ont fait beaucoup de mal

Elles ont tué 15 poules, 3 chiens et 2 cochons,

elles ont blessé le petit mulet qui appartenait à Monsieur Sagrario, petit de la première jument qu'ils apportèrent au Llano.

Qu'elle soit maudite, la sage-femme qui accoucha de Laureano(9)

il valait mieux qu'elle prépare la terre avec ses mains

Elle ne sait pas, sa pauvre mère, combien de gens il a tué

C'est par chance qu'elle, il ne la tua pas, ce tyran pervers!

Il y en a qui s'imaginent que ce fou est un bon gars

Non, c'est lui le grand traître du peuple américain (10)

Mais qu'il ne prétende pas que le Llano est vaincu

Attendez voir demain, attendez voir après-demain

Parce que nous, rebelles du Llano, nous sommes toujours en combat.

"Esta historia que contamos los invita pa' que piensen que los tiempos del pasado se parecen al presente"

"L'histoire qu'on vient de raconter vous invite à réfléchir car les histoires du passé ressemblent à celles du présent".

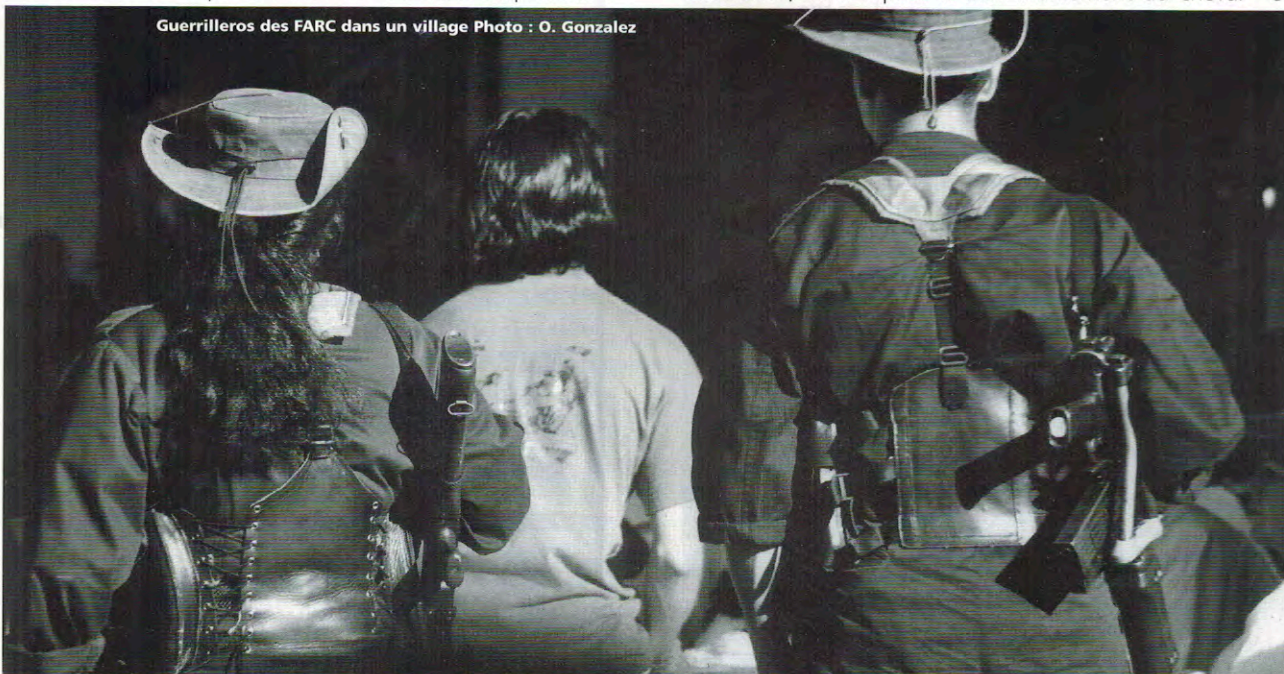
ligne la filiation paysanne des guérillas, et un type de paysannerie en particulier : celui des plaines orientales ou *llanos* - vastes régions vouées à l'élevage et aux cultures extensives, où s'impose le bon maniement du cheval - et

Quand en 1999, lors de la première de la pièce à San Vicente, capitale de la région démilitarisée pour mener à bout le processus de paix, un spectateur commentait à la fin du spectacle : "la représentation n'est pas finie. C'est la même histoire que nous avons vécu ces dernières années"(12), on comprend mieux le rôle de l'histoire de Guadalupe chez les Farc. En effet, bien que celles-ci n'existaient pas à l'époque de Guadalupe (officiellement les Farc existent à partir de 1964), elles rappellent ce précédent pour ne pas rendre les armes aujourd'hui. Comme l'explique le rédacteur de la revue de la guérilla:

"Ce qui s'ensuivit après le processus de remise des armes explique en partie la continuité de la lutte armée aujourd'hui dans le pays : les promesses n'ont jamais été tenues et beaucoup des guérilleros démobilisés furent confinés dans les prisons. D'autres, y compris le principal chef de la révolte *llanera*, Guadalupe Salcedo, tombèrent, assassinés en toute impunité par les organismes de sécurité"(13).

Rappelons tout de même que l'histoire de Guadalupe Salcedo est riche en évocations, également, par le fait qu'elle sou-

Guerrilleros des FARC dans un village Photo : O. Gonzalez



une des régions le plus récemment "colonisées" (14) dans l'histoire de la Colombie. Aujourd'hui, les Farc exercent toujours leur contrôle sur de nombreuses contrées de cette région.

En guise de conclusion

Un des éléments qui permet de comprendre, actuellement, le pourquoi de la lutte armée en Colombie est la prise en compte du relais de la mémoire populaire assuré par la guérilla. Les allégeances locales aux Farc se produisent là où il existe ou subsiste une tradition (ou la mémoire de celle-ci) de contestation populaire. Il est souhaitable d'essayer de dégager les composantes de cette culture populaire et les modalités de sa transmission (ceci est valable pour les autres guérillas, pour d'autres acteurs armés - cf. le rôle inspirateur de Camilo Torres à l'ELN -). Or, le plus souvent aujourd'hui, les analyses produites sur la guérilla relèvent du domaine de la stratégie et soulignent une seule dimension, le caractère instrumental et militaire des acteurs. Le contexte national (financement de l'armée par les Etats - Unis (15)) et international (le "symptôme post 11 septembre") interdit toute réflexion historiciste ou tout essai de compréhension politique du conflit. Personne ne s'étonne que les spécialistes des guérillas, hier enthousiastes envers les mouvements contestataires, travaillent aujourd'hui pour les agences de sécurité des Etats Unis ou qu'ils partagent leurs études avec le Ministère de la Défense colombien. Las de la guerre, de plus en plus déçus par le non-accomplissement de leurs espoirs de jeunesse, la plupart des chercheurs, ayant fait de la violence leur domaine d'étude, privilégient une analyse dépouillée de toute "idéologie" et ont tendance à ranger sur le même niveau tous les acteurs armés. La guerre, elle, continue : seules les solutions militaires sont envisagées de part et d'autre bien qu'il ait été maintes fois démontré que les plus grandes victimes de cette guerre sont les civils. Pour moi, il est également fondamental d'essayer de comprendre l'univers culturel d'où les acteurs de cette guerre entêtée puisent leurs ressources.

- 1) Gabriel García Márquez, *Vivir para contarla*, Ed. Norma, Bogota, 2002.
- 2) Chef de la guérilla Farc. 48 hommes ont été à l'origine de celle-ci, vers 1964.
- 3) Cf. http://www.contrast.org/mirrors/farc/Nuestra_historia/36_aniversario_de_las_FARC-EP.html
- 4) Cf. <http://www.movimientobolivariano.org/manifiesto.htm>
- 5) Michael Löwy, *Avertissement d'incendie*, Paris 2001.
- 6) Cf. mon article "Finies les querelles d'historiens ? Visite au Musée et au manuel d'histoire".
- 7) Les couplets qui suivent sont extraits de "Golpe Tirano", air contenu dans le disque Raíces de la música llanera en Casanare, de compositeur "traditionnel" et interprété au chant par Victor Espinel et par des musiciens de la région.
- 8) Le "Golpe" (coup) est une forme musicale.
- 9) Président constitutionnel entre 1950 et 1952, il fut un des instigateurs de la période connue comme la Violencia (300.000 morts).
- 10) En Colombie, *americano* veut dire autochtone. Ainsi, on dit des Colombiens qu'ils sont *americanos*.
- 11) La pièce est une œuvre collective du groupe La Candelaria, dirigé par Santiago García. Elle fut créée en 1974. Cf. Mon article Violence et théâtre en Colombie: Réflexions autour de deux pièces de théâtre politique, novembre 2002.
- 12) *El Espectador*, 10 janvier 1999.
- 13) Cf. http://six.swix.ch/farcep/Revista/Resistencia20/nuestra_historia.htm
- 14) C'est-à-dire appropriées ou attribuées. On appelle "colons" les paysans qui fondent de nouveaux domaines ou exploitent des territoires inhospitaliers.
- 15) La Colombie est le troisième pays récepteur d'aide militaire en provenance des Etats-Unis, après Israël et l'Egypte.

Bulletin d'abonnement de la revue

REGARDS DES AMERIQUES

prix à l'année (3 n°) : 15 €

(frais d'envoi compris pour l'Europe)

Nom

Prénom.....

Adresse.....

Code Postal.....

Ville.....

Pays.....

E-mail.....

(Facultatif)

Profession.....

Les chèques sont à libeller à l'ordre de RETAMA

Prochain numéro : Chili

les anciens numéros sont disponibles au prix de 4 Euros
le numéro (+2 Euros de frais d'envoi)

RETAMA

Association culturelle

26, boulevard Rochechouart

75018 Paris

tel : 01 42 54 86 27